

ment son honneur. Ses moyens étaient pâles, sans couleurs, pour ne pas dire plus. Avec ce qu'il avait fait, il protestait encore de son dévouement au Roi, et surtout de son éloignement pour l'Empereur. « Système absurde, disait Napoléon, que semblent avoir généralement adopté ceux qui ont paru dans ces momens mémorables, sans faire attention que je suis tellement identifié avec nos prodiges, nos monumens, nos institutions, tous nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus m'en séparer sans faire injure à la France : sa gloire est à m'avouer! et quelque subtilité, quelque détour, quelque mensonge qu'on emploie pour essayer de prouver le contraire, je n'en demeurerai pas moins encore tout cela aux yeux de cette nation.

» La défense politique de Ney, continuait l'Empereur, semblait toute trahie : il avait été entraîné par un mouvement général qui lui avait paru la volonté et le bien de la patrie; il y avait obéi sans préméditation, sans trahison. » Des revers avait suivi, il se trouvait traduit devant un tribunal, il ne lui restait plus rien à répondre sur ce

» grand événement. Quant à la défense de sa vie, il n'avait rien à répondre encore, si ce n'est qu'il était à l'abri derrière une capitulation sacrée qui garantissait à chacun le silence et l'oubli sur tous les actes, sur toutes les opinions politiques. Si, dans ce système, il succombait, ce serait du moins à la face des peuples, en violation des lois les plus simples; laissant le souvenir d'un grand caractère, emportant l'intérêt des âmes généreuses, et couvrant de réprobation et d'infamie ceux qui, au mépris d'un traité solennel, l'abandonnaient sans pudeur. Mais ce rôle est peut-être au-dessus de ses forces morales, disait l'Empereur. Ney est le plus brave des hommes : là se bornent toutes ses facultés. »

Il est certain que Ney quitta Paris tout au Roi; qu'il n'a tourné qu'entraîné par ses soldats. Si alors il s'est montré ardent en sens contraire, c'est qu'il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. Du reste, il est juste de dire qu'après son fameux ordre du jour, il écrivit à l'Empereur que ce qu'il venait de faire était principalement dans l'intérêt de la patrie; et que ne devant pas

lui être agréable, il le priaît de trouver bon qu'il se retirât. L'Empereur lui fit répondre de venir, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moscowa. Ney, rendu près de Napoléon, lui disait encore que d'après ce qui était arrivé à Fontainebleau, il devait lui rester, sans doute, des préventions sur son attachement et sa fidélité; qu'en conséquence il ne lui demandait d'autre poste que celui de grenadier dans sa garde. L'Empereur, pour réponse, lui tendit la main, en l'appelant le Brave des Braves, comme il faisait souvent. Plus tard il disait à l'Empereur. . . . .

L'Empereur comparait la situation de Ney à celle de Turenne. Ney pouvait être défendu; Turenne était injustifiable, et pourtant Turenne fut pardonné, honoré, et Ney allait probablement périr.

« En 1649, Turenne, disait-il, commandait l'armée du Roi; ce commandement lui avait été conféré par Anne d'Autriche, régente du royaume. Malgré qu'il eût prêté serment de fidélité, il corrompit son armée, se déclara pour la Fronde, et marcha sur

Paris. Mais dès qu'il fut reconnu coupable de *haute-trahison*, son armée repentante l'abandonna, et Turenne, poursuivi, se réfugia auprès du prince de Hesse, pour échapper à la justice.

» Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, par les clameurs unanimes de son armée. Il n'y avait que neuf mois seulement qu'il reconnaissait un monarque qu'avaient précédé six cent mille baïonnettes étrangères; monarque qui n'avait pas accepté la constitution à lui présentée par le sénat, comme condition formelle et nécessaire de son retour, et qui déclarant qu'il régnait depuis dix-neuf ans, manifestait par-là qu'il regardait tous les gouvernemens précédens comme des usurpations. Ney, élevé dans la souveraineté nationale, avait combattu pendant vingt-cinq ans pour soutenir cette cause, et de simple soldat s'était élevé au rang de maréchal. Si sa conduite au vingt mars n'est pas honorable, elle est au moins explicable, et sous quelques rapports excusable; mais celle de Turenne était véritablement criminelle, parce que la Fronde était un parti allié à l'Espagne, lequel faisait

» alors la guerre à son Roi; enfin, parce  
» qu'il était poussé par son propre intérêt  
» et celui de sa famille, espérant obte-  
» nir une souveraineté aux dépens de la  
» France, et par conséquent au préju-  
» dice de sa patrie. »

## ÉTABLISSEMENT

### A LONGWOOD.

*Dimanche 10.*

Translation à Longwood. — Description de la route. — Prise de possession. — Premier bain, etc.

L'EMPEREUR m'a fait appeler vers les neuf heures pour le suivre dans le jardin : il était contraint de sortir de bonne heure de sa chambre, tout devant en être enlevé le matin même pour être transporté à Longwood. Arrivé au jardin, l'Empereur y a fait appeler notre hôte, M. Balcombe, et a demandé son déjeuner; il a voulu que M. Balcombe déjeunât avec lui. Il était à merveille; sa conversation a été fort gaie.

Vers les deux heures on a annoncé l'Amiral; il s'avancait avec un certain embarras : la manière dont l'Empereur s'était vu traiter à Briars, les gênes imposées à ceux des siens demeurés à la ville, avaient créé de l'éloignement; l'Empereur avait cessé de recevoir l'Amiral : toutefois il l'a traité en ce moment comme s'ils s'étaient vus la veille.

Enfin on a quitté Briars, on s'est mis